

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 46, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Ruedes Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie, au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'envoie pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. GINOUAS, marché de la Haute-Ville, et chez Mr. ANT. MATZ Basso-Ville.

AGENTS.

Montréal, — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières, — Chez M. OUVRIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne; je vais ou je veux; je fais ce qui me plaît; je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3.

Québec, 15 Novembre, 1841.

No. 86.

MÉLANGES.

LES CAVES A MARGOT.

Suite et fin.

Chemin faisant, il rencontra une petite fille âgée d'environ 10 ans, chassant une demi-douzaine de moutons devant elle et qui, étonnée de le voir, chargé de tout son attirail, sur une partie du territoire de la commune où il ne devait rien avoir à faire, lui cria :

— Bonjour, bonne œuvre, André; où allez-vous donc ainsi avec votre lanterne et vos outils ?

— Bonjour, Marguerite, lui répondit-il, prie le bon Dieu que je réussisse dans ce que je vais entreprendre. Si j'en viens à bout, je te donnerai une belle croix à la Jeannette.

Et il continua son chemin.

Arrivé au terme de sa course, il franchit, en faisant un signe de croix, l'entrée des grottes, s'enfila dans les couloirs, parcourut les chambres, sans qu'aucune inspiration lui dit de fouiller dans un endroit plutôt que dans un autre. Il était déjà parvenu fort avant et regardait ça et là d'un air indécis, lorsqu'un courant d'air fort vil, qui

se glissait par une fissure de rocher, frappa la flamme de sa lanterne et l'éteignit. Comme il n'avait point apporté de briquet parce que c'est un outil presque inconnu au village où chaque soir on couvre le feu, dans le but de le conserver pour le lendemain, il ne put se procurer de lumière.

Plongé dans une obscurité profonde, André pensa bien plus à sortir des grottes qu'à commencer des recherches devenues impossibles. Il se rapprocha donc des parois de la chambre où il était, les toucha de sa main, les suivit jusqu'à un couloir qu'il franchit, arriva dans autre chambre, y fit de même, rencontra un autre couloir qu'il franchit également. Enfin après une marche très-lente et très-pénible pendant laquelle il se heurta vingt fois aux stalagmites du sol, aux stalactites de la voûte, le malheureux garçon s'égara complètement et s'assit brisé d'inquiétude et de frayeur sur un bloc de rocher qui faisait saillie.

Là, il se livra à des réflexions fort tristes et se reprocha amèrement sa témérité. Se rappelant ce que son père lui avait dit de la disparition de ceux qui avaient tenté l'entreprise qui l'avait amené là, il se demanda ce que deviendrait le pauvre vieillard s'il disparaissait comme eux. Il se persuada que c'était la fée Margot qui avait elle-même éteint sa lanterne pour le punir de son projet criminel, et le joindre à ses autres victimes. Le sang lui monta avec impétuosité, il eut des tremblemens nerveux, des palpitations de cœur, des hallucinations, des vertiges, il vit des flammes rouges, vertes, bleues, parcourir en dansant la cavité où il se trouvait ; il entendit des sifflemens, des cris ; des éclats de rire, puis enfin tomba de saisissement sur le sol.

Après un quart d'heure, la fraîcheur de l'atmosphère, dont il était environné, l'ayant appelé à lui, il se releva, se secoua et reprit courage. Entendant le bruissement d'un ruisseau souterrain, qui tonibait en formant à peu de distance une petite cascade, sans savoir ou cela le mènerait, il se dirigea de ce côté, à peine eut-il fait quelques pas que le terrain lui manqua, qu'il tomba une seconde fois, mais celle-ci, dans une crevasse formée par la séparation de deux rochers, et se brisa presque dans sa chute.

Tout meurtri, blessé à la tête, il se releva de nouveau et chercha à sortir du gouffre où il était emprisonné. Ce gouffre avait peu de profondeur, mais les parois taillées à pic étaient si lissées et si unies qu'elles n'offraient aucune prise au pied ni à la main. En cherchant un moyen de délivrance, il se heurta contre des corps qui roulèrent au choc de son pied en rendant un son particulier. Il se baissa et releva avec horreur une tête de mort et des ossemens humains. Alors lui fut expliquée la disparition de ceux qui avaient pénétré seuls avant lui dans ces grottes meurtrières. Leur lampe s'était éteinte comme la sienne, ils étaient tombés comme lui dans le gouffre où il se trouvait, ils n'avaient pu en sortir et y étaient morts de faim. Une fois que cela lui fut bien prouvé, il renonça à chercher des moyens de salut que d'autres n'avaient pas rencontrés, et s'assit au milieu des ossemens de ses prédécesseurs, résolu d'y attendre la mort.

Jean Personneau, revenu de son champ, ne fut aucunement surpris de ne point trouver son fils à la maison, et pensa qu'il était allé causer chez quelque voisin ou rendre une visite à sa promise.

Né le voyant point rentrer pour dîner, pour souper, pour se coucher, l'inquiétude le prit ; il courut le demander dans toutes les maisons du village, et personne ne l'avait vu. Le médecin, à qui André avait parlé de son ardent désir de voir Paris, conclut que, nonobstant la promesse qu'il lui avait faite de ne plus penser à cette ville, il s'était sans rien dire, mis en route pour y aller. Mais cela fut bientôt démontré improbable, car Jean Personneau ayant visité le coffre où son fils serrait les choses en son usage, y trouva ses vêtemens du dimanche, son linge, et une petite somme d'argent composée de ce que son père lui donnait de tems à autre pour ses menus plaisirs et qu'il ne dépensait jamais. Il n'avait donc pas entrepris un voyage un peu long avec les seuls habillemens qu'il avait le jour de sa disparition, et sans un sou dans sa poche.

Après cinq jours d'inquiétude et d'anxiété, non-seulement pour le pauvre père, mais encore pour la commune où André avait tous les habitans pour amis, il y eut chez le

maire du village une conférence entre ce magistrat, le curé de la paroisse, le médecin et Jean Personneau dans le but d'aviser aux moyens de retrouver le fugitif. Chacun apporta dans la discussion ce qu'il possédait d'indications et de renseignements propres à arriver à la découverte de la vérité. Le médecin raconta ce qu'André lui avait dit de Paris et du mécontentement qu'il avait paru éprouver en apprenant qu'il fallait être fort riche pour y vivre. Jean Personneau donna connaissance de l'entretien qu'il avait eu avec lui, sur les trésors que l'on disait cachés dans les grottes de Saugé. Le curé parla de la messe qu'il avait dite pour la réussite d'une entreprise sur laquelle il n'avait pas cru devoir questionner le jeune homme. Ces diverses révélations conduisaient bien près de ce qu'on cherchait, lorsqu'un incident, auquel on ne s'attendait pas, le mit complètement à découvert. La petite bergère qu'André avait rencontrée le jour qu'il s'était rendu aux grottes était au service du maire. Comme il pleuvait et écoutait avec une curiosité d'enfant ce que disaient les quatre hommes. Ayant compris de quoi il était question, elle s'écria :

— Vous cherchez André, je l'ai vu

— Quand ? lui répondit vivement Personneau.

— Ma foi... il y a quatre à cinq jours... tenez c'était jeudi.

— C'est justement jeudi qu'il est parti.

— Je l'ai vu, il portait de la main gauche une lanterne tout allumée et sur l'épaule une pioche et une masse.

— Où allait-il ?

— Du côté des caves.

— Es-tu bien sûr que c'était lui ?

— Oh que oui ! à preuve que je lui ai dit bonjour, et qu'il m'a dit de prier Dieu pour qu'il réussisse dans ce qu'il allait faire, et qu'il me donnerait une croix à la Jeannette.

Ces paroles de la petite bergère mirent fin à toutes les incertitudes. Personne ne douta plus que le bon et le superstitieux jeune homme ne se fût, dans le but de s'enrichir et d'aller à Paris, rendu dans ces grottes pour en enlever les trésors fabuleux de Margot et qu'il ne s'y fût égaré, comme d'autres l'avaient fait. Le vieux père, rentré chez lui, n'y ayant trouvé ni sa pioche, ni sa masse, ni sa lanterne, acquit la certitude complète que c'était bien son fils que la petite bergère avait rencontrée.

Aussitôt que l'on sut dans le village ce qu'était devenu André, tout le monde se mit en devoir d'aller à sa recherche. Jean Personneau mit dans un panier des vivres et du vin, le médecin se munit de médicamens et de lancettes, le curé des choses nécessaires à l'administration des derniers sacremens, les habitans se chargèrent de cordes, d'échelles, de lanternes, de flambeaux, et toute la population courut aux grottes.

On pénétra dans les diverses chambres. Dans l'une on trouva une lanterne éteinte que le vieux père reconnut pour la sienne, dans une autre, on trouva une masse et une pioche qu'il reconnut également, enfin dans la dernière que l'on visita, celle où s'arrêtaient ordinairement les curieux, on vit avec douleur le jeune homme que l'on cherchait, étendu sur des ossemens et ne donnant aucun signe de vie.

On le tira avec les plus grandes précautions de son tombeau de rochers. Le curé fit enlever, pour les déposer en terre sainte, les ossemens humains qui lui servaient de lit mortuaire, et on sortit des caves. Quand on fut en plein air, André fit un mouvement et un soupir, le médecin lui ouvrit sur-le-champ la veine, ce qui le ranima, et après avoir lavé et couvert d'un bandage une large plaie qu'il avait au front, le fit rapporter chez son père sur une échelle qui tint lieu de brancard.

Quand il eut recouvré la parole, il raconta avec la simplicité d'un enfant quel avait été son dessein ; comment il avait espéré enrichir son père, s'enrichir lui-même et pouvoir vivre à Paris. Alors sans qu'il s'en aperçût, lui échappa le secret de son amour pour Aline. Le curé qui sentit bien que ce n'était pas le moment de sermonner se contenta de gémir sur la ténacité d'une croyance déplorabile qui avait déjà coûté la vie à plusieurs personnes, qui allait peut-être causer encore la mort d'une autre, et que, malgré la confiance qu'avaient en lui ses paroissiens, il n'avait pu déraciner de leur esprit.

Les craintes du bon-curé ne furent, pour le malheur du vieux Personneau, que trop cruellement justifiées. Huit jours après sa délivrance, André mourut d'une fièvre cérébrale provoquée par la blessure qu'il avait au front et que le médecin ne put dompter.

André qui apprit le triste événement s'en affligea le premier jour, s'en consola le second, et s'en énorgueillit le troisième.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 15. NOVEMBRE, 1841.

NON-ARRIVÉE DU GOUVERNEUR.

L'*Unicorn* entra dans notre port Jeudi dernier. Dès qu'il fut signalé la nouvelle s'en communiqua de toutes les bouches à toutes les oreilles plus rapidement que ne l'aurait pu faire une décharge électrique ; jamais tant d'empressement ne se manifesta chez notre population jusqu'ici gâtée par la séjour de nos gouvernements. Tout ce qu'il y avait dans Québec de curieux, de curieuses, de gens affamés de rendre hommage à un nouveau représentant de la majesté royale quel que soit le représentant, quelle que soit la majesté, se porta en masse sur tous les points d'où l'on pouvait apercevoir l'heureuse nacelle (en terme vulgaire *barque*) qui devait porter le demi-dieu qui devait nous apporter le remède à tous nos maux ; on enviait le bonheur des zéphirs (en terme vulgaire *machine à vapeur* de la force de plus ou moins de chevaux) qui l'entraînaient vers nos bords désolés. Chacun exprimait son impatience d'une manière différente ; ici le zèle *serre-gens* de police, hâta son pas et traversait la foule au milieu de laquelle il se faisait place à l'aide de son fidèle bâton bleu orné d'une couronne, emblème frappant de la monarchie qui est brillante de loin et assommante de près ; là se précipitait le magistrat infatigable mais qui justement à cause de cela fatigué tout le monde, son cheval n'était pas assez rapide pour répondre à son impatience ; il bousculait celui-ci, écrasait celui-là, mais qu'importe ? il allait entrevoir un gouverneur-général ; il allait montrer son importance, offrir sa banale loyauté méconnue, n'en voilà-t-il pas assez pour compenser mille bras et jambes cassés ; d'un côté c'est la jeune élégante qui accourt en sa plus belle toilette, non point pour voir le nouveau venu, mais pour se montrer à ceux et à celles que la même idée avaient peut-être attirés, de l'autre c'est le vieil employé ou le chercheur de place qui veut profiter d'une première impression et de l'enthousiasme d'un bienvenu pour s'insinuer dans les bonnes grâces du souverain. l'un pour être continué dans son emploi, l'autre pour le déplacer ; enfin soit par un motif, soit pour un autre on se poussait, on se foulait on se devançait pour se trouver sur les pas de sir Charles Bagot qui dort peut-être bien tranquillement à bord de la frégate qui ne nous l'a pas encore apporté. Malgré les vœux de la curiosité et la curiosité des vœux, l'*Unicorn* au lieu d'un gouverneur ne nous a apporté qu'un désappointement. Il faudra recommencer de plus belles l'enthousiasme public. C'est ennuyeux. On ne pouvait pas cependant en y réfléchissant bien attendre autre chose d'un si grand diplomate : comme il se propose de bien nous tromper lorsqu'il sera parmi nous, il commence par tromper auparavant notre impatience.

Après bien des querelles, des mots piquants, des pointes plus ou moins obtuses, des quasi-prises de cheveux qui menaçaient de suivre chaque prise de gueule, (pour parler par respect,) la corporation s'occupe enfin sérieusement d'améliorer un peu l'état de notre pauvre Québec et ce n'est pas fâcheux ; car jamais ville ne s'est trouvée dans si piteux état depuis celui de la malheureuse Troie, le lendemain de son pillage. Il nous semble, à nous qui voyons ordinairement les choses de travers, que notre municipalité aurait pu commencer par faire quelque bien et réserver les chicanes pour la fin ; mais il en est autrement, nous devons toujours lui en savoir gré ; car mieux vaut tard que jamais : donnons lui quelque encens pour l'encourager ; quant à des conseils nous nous en garderons bien vu qu'elle a dans son greffier un premier moutardier du pape dont on n'a qu'à suivre les avis si l'on veut voir notre ville bouleversée de fond en comble en très-peu de tems ; quant à affirmer que ce serait pour le mieux, c'est ce que nous n'osons pas faire d'après les améliorations que nous lui devons déjà : à savoir le changement pour le pire, dans la manière de numérotter les maisons, la malheureuse traduction des noms de rues et la zizanie glissée par son intervention dans les deux seules compagnies de pompiers qu'on ait encore peu formé jusqu'ici. Comme nous aimons à rendre service à notre prochain, nous dirons, avant d'aller plus loin, que si divers messieurs desirent avoir encore quelque chose à faire avec notre conseil de ville lorsqu'il sera électif, ils devront, tandis qu'ils seront en train d'opérer des améliorations, en faire d'importantes dans leur façon de servir le public. Nous conseillerons par exemple à monsieur Jones de faire un peu moins de grimaces ; car c'est vraiment fort désagréable pour des citoyens respectables de se voir représenter par un homme qui fait si triste figure, puis ; lorsqu'il aura passablement amendé son extérieur nous le supplions de corriger notablement son intérieur, de se placer un peu plus haut lorsqu'il s'agira de deshonneur et un-peu plus bas lorsqu'il s'agira d'honneur, de parler moins souvent de loyauté parcequ'on ne lui en sait aucun gré depuis qu'on sait qu'il est si bon calculateur qu'il calcule jusqu'à ses actes de dévouement. Lorsqu'il aura fait chez lui ces divers changements nous lui permettrons de se présenter à l'élection. Ensuite nous prierons Mr. Langlois de prêcher un peu moins longuement et partant moins ennuyusement ; car ses inspirations n'inspirent aux honorables conseillers qu'un sommeil auquel les affaires publiques ne gagnent qu'une torpeur dont ne peuvent les tirer ni les brutales exclamations de Mr. Child, ni les timides insinuations de Mr. Shaw qui tire les marrons du feu pour Mr. le docteur Morrin incolore ; après un discours de Mr. Langlois on est certain de voir proposer l'ajournement. Nous conseillerons à Mr. Black de parler un peu moins de lui-même et de ce qu'il a fait pour l'amélioration du pays, vu que cela devient fatigant même pour Mr. Munn qui dans les séances ne dit jamais rien mais n'en pense pas plus. Nous conseillerons surtout à Mr. le greffier s'il veut conserver son emploi, de ne rien faire de plus que son devoir ; nous savons qu'il est assez bien payé pour cela ; mais le public, qui peut-être est un ingrat, répand tout haut déjà qu'il ne veut pas avoir pour serviteur un valet du diable afin qu'on ne dise pas : tel valet, tel maître ; s'il suit notre conseil il ne peut s'imaginer jusqu'à quel point nous lui aurons rendu service ; ce que nous en disons n'est que l'écho considérablement modifié des mille plaintes qui nous sont communiquées en notre qualité bien reconnue de redresseur de torts.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos parcs à moutons ; car nos rues ont eu récemment avec ces lieux plus d'une ressemblance. Depuis à peu près

les quinze derniers jour dame la lune n'a pas daigné ou pu montrer son blanc visage, et la pluie a cru devoir venir chaque jour faire diversion à un froid et perçant brouillard ; c'est surtout alors que ceux que la fortune aveugle a obligés de sortir le soir sans lanterne et à pied, ont pu gémir de l'état arrière où nous ont tenus les améliorations qui se sont opérées depuis quelques années dans l'administration de notre ville, qui est maintenant le paradis des hibous, des chats huants, des chauve-souris et des autres agréables animaux qui ont l'agrément de voir clair dans l'obscurité, faculté dont la providence, dans sa divine sagesse, aurait bien dû douer les infortunés québécois. Celui qui jouit d'un assez haut degré de bonheur pour demeurer chez lui après le coucher du soleil ne peut se faire une idée de ce qu'une promenade nocturne avait alors d'aventureux, de romanesque, de sépulchral ; les catacombes de Rome sont un oasis en comparaison de notre ville. A chaque pas c'est un péril nouveau ; ici au moment où vous y pensez le moins vous tombez d'un trottoir élevé au fond d'une oubliette où vous barbottez en compagnie d'une douzaine de rats ou d'autres animaux immondes ; plus loin vous vous cassés les jambes contre un escalier qui ferme entièrement le passage ; à peine remis de tête châte vous vous précipitez sur le cadavre d'un ivrogne qui vous étourdit de ses gémissements ; vous vous relevez et vous vous rencontrez nez à nez avec un cheval sur le front duquel vous vous fendez le visage, et vous ne reprenez vos sens qu'au fond d'une cave où vous êtes entré par le soupirail laissé entr'ouvert par un servante qui y aura donné rendez-vous à son amoureux ; celui-ci, croyant être découvert, vous assomme de coups de poing sur les yeux afin que vous ne le reconnaissiez point ; enfin, pour dernière consolation, la patrouille vous emmène en prison, sans vouloir vous écouter, attendu que vous n'avez peut-être pas l'avantage de parler l'anglais d'une manière distincte.

Ce qui précède n'est qu'une bien faible esquisse des vicissitudes qui attendent à Québec, un malheureux piéton durant les mauvais jours de l'année. Nous voyons avec un plaisir indicible que notre municipalité se prépare à voter un brillant éclairage. On dit qu'il ne manque guère que l'argent ; c'est dire peut-être que de long-tems encore on devra patager dans l'obscurité ; s'il en était ainsi nous ne doutons pas que les citoyens ne témoignent bien vite en une assemblée publique qu'ils sont prêts à accepter des taxes modérées dès qu'ils seront sûrs que l'emploi en sera fait à leur goût.

CHACUN A SA MANIÈRE.

Il est admis assez généralement, quoique pour notre part nous ne soyons pas encore parfaitement fixé là-dessus, que la civilisation est un bienfait pour l'humanité. Mais on ne paraît point s'accorder sur la manière d'introduire chez les barbares ces mœurs tant vantées des européens. Les français, par exemple, lorsque les premiers ils vinrent s'établir en Canada, envoyèrent parmi les nations sauvages dont ses forêts étaient alors seulement peuplées, des missionnaires de paix zélés, instruits, vertueux, qui, avec l'éducation, leur donnaient l'exemple d'une douceur et d'une charité qui leur firent bientôt, (à peu d'exceptions près) aimer, envier, adopter les idées chrétiennes ; le souvenir des hommes vénérables qui les leur communiquèrent est encore aujourd'hui en profonde vénération chez leurs descendants. Les anglais, au contraire, s'y prennent de la manière opposée avec les chinois qu'ils appelaient barbares, ignorants, fourbes. L'avenir nous montrera quelle méthode est la meilleure ; quant à la justice, l'univers en a déjà

jugé. La Chine, comme on le sait est un pays exceptionnel qui, malgré son immense population peut se suffire à lui-même sans le secours de l'étranger. Par un phénomène gouvernemental dont nous plaisantons mais que nous devrions admirer, on a su y contenir et faire travailler des populations pauvres et peu instruites par un simple isolement du reste du monde, tandis que pour obtenir un pareil résultat chez les nations dites éclairées, il faudrait avoir recours à un éternel déploiement de rigueur et de force brutale. Les chinois vivaient heureux ou du moins tranquilles ; assez sages pour régler leurs besoins de moyens, ils se contentaient de fournir à l'homme civilisé des objets dont il ne peut presque point se passer et pour lesquels celui-ci se voit réduit à donner en échange de l'argent seulement. Ceci déplaît hautement au grand maître en fait de commerce (sisez escroquerix si vous aimez mieux.) Désespérant de pouvoir jamais donner à ces hommes simples les besoins de notre civilisation, l'anglais se voit réduit à leur procurer l'opium, poison attrayant pour lequel ils ont une irrésistible passion et dont il défend l'usage chez lui. Les chefs chinois, voyant que la dépravation, l'immoralité, les maladies, le dépérissement des races et la destruction finale de la population doivent inévitablement résulter de l'usage de cette drogue fatale voulurent mettre fin à ce dangereux commerce et déployant une sagesse et une sévérité auxquelles n'eussent sans doute point cédé les basses classes européennes, ils déclarèrent qu'après un certain délai l'introduction du narcotique ne serait plus permise. Les négociants anglais, poussés par l'amour insatiable du gain et peut être par les instructions secrètes de leur gouvernement qui n'était pas fâché de trouver un prétexte d'aller dévaster, piller, rançonner un peuple peu versé dans l'art de la guerre, continuèrent leur importation illicite. Les autorités chinoises, justement irritées, s'emparèrent des navires chargés d'opium et en jetèrent le frêt à la mer sans calculer autre chose que la justice de leur cause et des ordres de leur souverain. A la nouvelle d'un traitement auquel les insulaires n'étaient point accoutumés, grande fut la rumeur chez la gent mercantile. Il ne fut qu'un cri parmi les boutiquiers ; il fallait punir l'insolence d'un peuple qui osait résister à l'empoisonneur ; il fallait le punir d'autant plus sévèrement qu'il était plus faible. C'est la manière qui a fait jusqu'ici la force de cette nation qui n'a grandi qu'au moyen d'empiétements, d'intrigues, de spoliations. Les journaux annoncèrent bientôt avec une joie barbare que des milliers d'hommes avaient été massacrés sur le rivage qu'ils voulaient défendre de l'étranger ; que leur plus belle ville allait être mise au pillage, « afin, disaient-ils, de montrer à ces gens-là qu'ils ne sont pas aussi puissants qu'ils l'imaginent et qu'ils doivent, sans plus tarder, se soumettre à la civilisation britannique, et embrasser le christianisme qui recommande la charité, Poubli des injures et qui surtout professe une horreur pour le sang humain. » Non contents de les avoir incendiés, égorgés, il faut encore leur faire payer les frais d'entretien des bouchers, les torches et les poignards, à défaut de quoi, les massacres devront soudain recommencer ! Les autres nations souffriront-elles un pareil abus de la force physique, permettront-elles un si deshonorant emploi de l'intelligence du siècle ; laisseront-elles persécuter une nation qui ne demande au reste du monde que de vivre tranquille et ignorée, qui remplit dignement sa carrière en occupant la portion du globe qui lui est tombée en partage, sans demander à d'autres de travailler pour elle ? C'est ce qui ne nous étonnerait pas de la part des gouvernements égoïstes du jour si l'honneur de l'humanité se trouvait seul en jeu ? mais comme des intérêts de pouvoir, et d'orgueil se verront dangereusement

compromis nous espérons encore de voir quelques autres puissances intervenir sinon directement en faveur des malheureux chinois, du moins à l'encontre de leurs ennemis.

Le comte de Dorchester se regimbe tout de bon contre son représentant qui ne l'a pas représenté à son goût et selon les promesses faites aux élections. Afin de procurer à Mr. Taschereau l'occasion d'expliquer quelques uns de ses votes parlementaires que feu Mr. Thomson a trouvés des plus à propos. et par la même occasion signifier à ce monsieur, si toutefois ses explications ne tournent pas à son avantage, comme on dit que l'ont fait ses votes, que sa résignation serait désormais le seul service qu'on attend de lui, une assemblée a été convoquée pour le 2 Décembre prochain, où seront entendus ceux qui auront quelque chose à dire pour ou contre le député. Comme nous ne voulons pas préjuger davantage la question qui, en justice pour l'accusé, n'a peut-être que trop de publicité, nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit à ce sujet lorsque nous eûmes connaissance des votes incriminés. Nous nous réjouissons néanmoins sincèrement de voir réaliser l'espoir que nous exprimions alors que le peuple ne tarderait pas à montrer le cas qu'il fait de ceux qui le trahissent ou qui interprètent mal ses intentions. et nous le félicitons surtout parceque pareille démarche démentira formellement l'opinion répandue par la presse ennemie que les Canadiens ne prennent aucun intérêt à leurs droits qu'on les accuse à tout propos et hors de propos de ne point comprendre. Une telle enquête servira de plus, nous l'espérons, à retenir dans la bonne voie ceux qui, partis avec de pures intentions, se trouveraient plus tard tentés d'écouter une autre voix que celle de leur mandat, d'autres séductions que celles des principes libéraux et indépendants qui leur valurent la confiance populaire. Nous desirons que le résultat de cette assemblée prouve à Mr. Taschereau qu'il faut à nos bons habitants autre chose que de vaines chansons, et que les faveurs du pouvoir si facilement obtenues, seront loin de procurer le bonheur à ceux qui pour la perspective d'un peu d'or sont toujours décidés à sacrifier l'estime et le respect de leurs concitoyens.

. Nous avons reçu une lettre signée J. B. que nous ne pouvons réellement pas insérer dans nos pages, quoique dans ce moment-ci nous serions fort disposé à nous passer d'écrire. Malgré toute notre bonne volonté nous n'avons pu comprendre de qui ni de quoi voulait parler l'auteur; mais ce qui nous a sauté aux yeux, c'est que quoiqu'il soit question d'esprit presque à chaque ligne, on ne peut y en trouver la plus mince parcelle.

EDOUARD TIVIERGE,

MARCHAND TAILLEUR,

Rue du Pont, No. 11, Faubourg St. Roch, Québec,

Informé respectueusement ses amis et le public en général qu'il a maintenant en vente un assortiment très considérable et des plus soignés de marchandises de goût et autres dans son genre d'affaires telles que toutes espèces de draps de pilote, de castor, draps imperméables, casimirs de toute espèce pour pantalons, ainsi que des patrons de vestes d'été et d'hiver. Il se charge de exécuter avec soin, promptitude et à bas prix tous les ordres dont on voudra bien le favoriser.

A vendre des CASQUES à la PRINCE ALBERT dans les dernières goûts première qualité n South Seal Skin (loup marin du sud) à des prix très-modérés.

Il a aussi besoin de 4 ou 5 ouvriers sobres et laborieux auxquels ils donnera constamment de l'ouvrage et des prix avantageux.